

Pourquoi certains élèves font-ils du mal aux autres ? Sont-ils conscients de leurs actes ? Les regrettent-ils plus tard ? A l'occasion de la deuxième journée nationale contre le harcèlement scolaire en 2016, Libération était allé recueillir les témoignages des harceleurs. Louise, Kévin et Julien racontent ce qu'ils ont fait subir à leurs victimes, des petites humiliations quotidiennes aux violences physiques. [Article initialement publié en novembre 2016]

*«Je vois la peur dans le regard de cette fille, je vois ses larmes monter, elle tremble et j'aime ça, j'en ris avec mes potes. Rien que sa trouille me fait marrer.»* Louise a 42 ans aujourd'hui et retrouve, au téléphone, la voix et les expressions de la jeune «caïd» qu'elle était. Elle a décidé de tout raconter : les insultes, les coups et le racket. Oui, elle a harcelé de nombreux élèves quand elle était à l'école et non, elle n'en est «pas fière». Elle a «dû faire du mal à beaucoup de gens» mais ne se souvient que de quelques épisodes marquants.

Comme à 15 ans, lorsqu'elle étudie dans un collège à Trappes, dans les Yvelines : *«Il se passe un truc en cours, je ne sais plus quoi, cette fille a dû rappeler au prof qu'on avait interro ou quelque chose de ce genre. Je lui dis de "fermer sa gueule". Elle n'écoute pas alors je m'énerve et je lui dis que je vais la taper à la sortie. Honnêtement, je n'en ai plus envie mais j'ai pas le choix : si je me dégonfle devant une première de la classe, c'est mort pour moi donc j'attends, prête à lui faire manger le trottoir.»* Mais c'est le proviseur qui sort. Louise est exclue du collège. Deux ans plus tard, elle tombe par hasard sur cette élève à la piscine et lui dit que, cette fois, plus personne ne pourra la protéger à la sortie. *«J'ai appris plus tard qu'elle avait attendu la fermeture de la piscine en larmes et qu'elle avait fait appeler les flics. Ca m'a fait rire, c'est bizarre, je ne me rendais pas compte que je lui faisais du mal pour autant.»*

Des jeunes qui ont des difficultés à se mettre à la place de l'autre, la pédopsychiatre Nicole Catheline en rencontre régulièrement dans son cabinet du centre hospitalier Henri-Laborit à Poitiers : *«En séance, ils n'emploient jamais le mot harceler. Ils disent qu'ils "embêtent" quelqu'un ou qu'ils font "des blagues". Quand je leur demande quelle est leur réaction quand ils ne sont pas d'accord avec un copain, ils répondent souvent "je ne supporte pas". Quand ils n'aiment pas quelqu'un ils disent "il est trop laid". Mais ils ne donnent pas plus de*

détails. Petits, ils ont du mal à mettre des mots sur leurs émotions et ils n'ont pas non plus envie d'être découverts par un adulte qui pourrait les gronder.»

Si je me dégonfle devant une première de la classe, c'est mort pour moi donc j'attends, prête à lui faire manger le trottoir.

Si les harceleurs ne ressentent aucune empathie envers leur victime, certains, et c'est une minorité selon les psychologues, prennent véritablement du plaisir à la faire souffrir. *«Les adultes pervers l'étaient aussi plus jeunes. Certains individus jouissent de faire du mal aux autres, explique Xavier Pommereau, psychiatre et chef du pôle aquitain de l'adolescent au CHU de Bordeaux. Cela commence la plupart du temps avec les animaux. Un enfant qui enlève les ailes d'une mouche deux trois fois ce n'est pas bien grave, mais celui qui veut vraiment faire du mal s'en prend par exemple au chat en cachette. Très souvent, cela annonce des attitudes perverses à l'égard des personnes. Ce sont les cas les plus durs à traiter en psychiatrie.»*

### **Le déclic du conseil de discipline**

Les autres *«prennent parfois conscience de ce qu'ils ont fait quand ils passent en conseil de discipline»*, remarque Valérie Piau, avocate en droit de l'éducation\*. Mais c'est *«beaucoup plus difficile»* lorsqu'ils ont le sentiment de servir de bouc émissaire. L'avocate a par exemple un jour défendu un collégien qui avait créé un groupe de discussion entre plusieurs amis sur l'application mobile Whatsapp et dans lequel une jeune fille avait ensuite été insultée pendant une semaine. *«Celui qui avait créé le groupe avait aussi participé aux insultes donc tous les autres se sont déchargés sur lui et il s'est retrouvé seul en conseil de discipline. C'est très mauvais pédagogiquement parce que l'enfant a dans ce cas du mal à reconnaître sa responsabilité.»* Valérie Piau rencontre aussi souvent ce cas de figure dans certains établissements huppés qui convoquent un seul élève pour ne pas salir leur réputation, tout en donnant l'impression *«d'avoir fait le ménage»*. Parfois, le déclic de ses jeunes clients se fait devant l'uniforme: *«J'ai défendu un gamin en sixième accusé d'harcèlement sexuel pour avoir mis des mains aux fesses des filles. Il est passé en conseil de discipline et a ensuite été convoqué par la police. C'est là qu'il a réalisé que ce qu'il avait fait n'était pas bien»*, se souvient Valérie Piau. Pour Louise, cela a pris des années : *«Un jour mes filles sont revenues du collège où elles avaient parlé de ce problème. Elles m'ont dit "tu te rends compte, il y a des gens qui font ça". Je leur ai tout raconté. Ce sont elles qui*

*m'ont fait regretter mes erreurs. Je les élève aujourd'hui en faisant tout pour qu'elles ne soient jamais du côté de ceux qui font du mal.»*

Si les harceleurs ne réalisent le plus souvent pas l'impact de leurs brimades sur leur souffre-douleur, c'est d'abord parce que *«le harcèlement scolaire est en général un ensemble de microviolences, explique Eric Debarbieux, professeur à l'université Paris-Est Créteil et président de l'Observatoire international de la violence à l'école. Il s'agit de violence verbale, physique ou encore symbolique [comme un élève mis à l'écart]. Une par une, ces violences peuvent paraître banales mais mais lorsqu'elles se répètent et se combinent cela devient du harcèlement. C'est justement parce qu'il avait le sentiment que c'était plutôt «bon enfant que Julien\*, 26 ans, ne s'est pas rendu compte sur le moment qu'il avait fait souffrir un autre élève quand il était en seconde.*

Scolarisé dans un lycée parisien réputé, il fait partie d'un groupe de sept copains. Mais à l'occasion d'un voyage scolaire, les amis se voient imposer quatre lycéens avec qui ils doivent partager leurs activités. *«On ne voulait pas se mélanger avec eux donc avant de partir, on a mis les choses au clair en disant que chacun restait de son côté. Les autres mecs nous trouvaient cons et étaient en retrait mais l'un d'eux a voulu s'intégrer de façon très maladroite. Il n'était pas bien dans sa peau, il essayait de se faire des potes mais il était vraiment lourd, se souvient Julien. Les petites humiliations vont durer toute la semaine. «On n'allait jamais le chercher et on ne le provoquait pas par plaisir mais on l'humiliait quand il voulait être au centre de l'attention. On se moquait de son physique ou on lui balançait des remarques comme “tu sers à rien”, “ta gueule”, “tu dis n'importe quoi”.»* L'un des garçons sort parfois son portable pour filmer la scène. A leur retour, il en fait un petit montage et poste la vidéo sur Youtube. Toute la classe découvre les images, tout comme la mère de leur victime. Julien et ses copains sont exclus du lycée trois jours.

### **«Le harceleur est seul au départ»**

Pour la pédopsychiatre Nicole Catheline, le harcèlement scolaire est avant tout un phénomène de groupe. *«Le harceleur est seul au départ puis il fédère très vite autour de lui des copains. Cette situation ne se maintient que parce que les autres le soutiennent ou l'encouragent, soulagés de ne pas être à la place de la victime. Ensuite, il y a une*

*émulation à l'intérieur du groupe : c'est à celui qui trouvera l'action la plus "gore" pour se faire remarquer et trouver sa place.»*

C'est exactement ce que décrit Louise : *«Je ne l'ai jamais fait seule. C'était des défis qu'on se lançait avec mes amis "Vas-y chiche de faire ça". Ensuite, si tu démontes quelqu'un tu montes en grade»*. Car les jeunes ont besoin d'être *«reconnus par leurs pairs et de se sentir exister aux yeux des autres pour se doter d'une identité»*, estime le psychiatre Xavier Pommereau. L'agresseur est aussi entretenu dans sa mauvaise action par des spectateurs, *«d'autres élèves qui rient : c'est son audimat»*.

### **Un sentiment de puissance qui éloigne de la souffrance de la victime**

Tout cela lui donne un sentiment de puissance. *«Plus il devient populaire, plus ça va l'éloigner de la souffrance de la victime qui ne comprend pas ce qui lui arrive et réagit de façon inadaptée, remarque Nicole Catheline. Cela conforte le harceleur dans son choix d'avoir trouvé une personne faible.»* Pour Louise, il faut donc dire *«non»* dès le départ : *«Si tu refuses de me donner une cigarette la première fois je peux gueuler mais c'est dans le vide parce que je comprends que tu n'as pas peur. Alors je crie, je dis que t'es une bouffonne juste pour ne pas être rabaissée devant les autres et puis je m'en vais. Par contre, si tu m'en donnes une quand je t'en demande tous les jours et que tu dis non la quatrième fois, tu t'en prends une parce que tu m'as habituée à dire oui»*, estime-t-elle, avant de mettre en garde les élèves qui changent d'établissement : *«Quand vous êtes nouveau dans un collège on va vous tester. Si vous baissez les yeux ce n'est pas bon, c'est un signe de faiblesse.»*

Certains espèrent pourtant inconsciemment être stoppés dans leur élan persécuteur : *«Plus le harceleur est impuni, plus il est en quête de limite contenante : tant qu'on ne lui dit rien il continue»*, estime Xavier Pommereau.

Louise n'avait pas peur des pions, ni des professeurs. La seule personne qu'elle craignait, c'était son père : *«S'il avait découvert ce que je faisais, je n'aurais pas été privée de dessert mais j'aurais pris des coups de latte. C'est pour ça qu'on dit aux victimes : "Si tu le répètes, je te tue toi et ta famille et je viens chez toi" alors qu'on sait même pas où elles habitent. On le dit juste parce qu'on a peur que nos parents l'apprennent.»* Aujourd'hui Marseillaise, Louise a grandi dans

une cité à Trappes. A cinq ans, un enfant la pousse dans le bac à sable. En pleurs, elle le rapporte à son père qui lui rétorque : *«Si tu ne lui mets pas une rouste, c'est moi qui t'en mets une.»* Ce jour-là, Louise *«intègre le fait que c'est la jungle : soit on vous mange, soit vous êtes mangé»*. Alors pour *«rester la plus forte»*, elle attaque les autres. Elle se souvient avoir commencé dès le CM2 en piquant le goûter à ceux qui en avaient pour le donner aux plus petits de son quartier *«qui n'avaient rien parce que leurs parents s'en foutaient»*, comme ses *«grands frères»* de la cité l'avaient fait pour elle avant. Ensuite, au collège, *«c'était n'importe quoi. Il suffisait que quelqu'un ait quelque chose que je voulais pour que je dise "Vas-y prête-moi ta veste sinon je t'éclate" et je la gardais»*. Louise est jalouse de tous ceux qui partent en vacances et ont de beaux vêtements : *«Je me disais : ils ont des choses que je n'ai pas, ils sont plus riches, plus chanceux, ils ont sûrement des parents qui se plient en quatre pour eux et nous on n'a rien de tout ça. Avec le recul je me rends compte qu'ils ne vivaient pas forcément mieux que nous mais s'ils avaient des arbres dans leur quartier, pour nous leur vie était déjà mieux que la nôtre. Et puis c'était simple : comme j'étais mal, je voulais que les autres soient mal.»*

**S'il avait découvert ce que je faisais, je n'aurais pas été privée de dessert mais j'aurais pris des coups de latte.**

Pour la pédopsychiatre Nicole Catheline, la majorité des harceleurs sont des enfants en souffrance qui réagissent à leur mal-être en s'en prenant à quelqu'un d'autre. Lorsqu'elle les reçoit, ils viennent d'ailleurs pour tout autre chose : de l'anxiété, des troubles du sommeil, un état dépressif ou un conflit avec leurs frères et soeurs. *«Au cours des séances il avouent alors s'en prendre à des camarades. Parfois cela peut être la conséquence d'une situation de vulnérabilité à un moment donné. Par exemple lorsqu'en peu de temps, un jeune vit un déménagement, la perte de son chien et la maladie d'un proche. Il veut alors externaliser sa tension interne et s'en prend à tout le monde. Si son comportement est repris par d'autres, on tombe très vite dans le harcèlement.»* Ensuite, ce n'est selon elle pas le milieu socio-culturel mais l'éducation qui semble déterminante. Trois cas de figures peuvent être particulièrement néfastes pour l'enfant : *«Des parents trop anxieux qui ne lui apprennent pas à se positionner face à l'autre, une éducation trop laxiste qui l'empêche de savoir comment traiter avec la différence de l'autre ou une éducation trop rigide qui a*

développé chez lui la vision d'un monde en "noir et blanc" où seuls les plus forts gagnent», explique-t-elle.

Les harceleurs sont généralement «*fragiles narcissiquement et en perpétuelle interrogation sur leurs propres valeurs. Rabaisser les autres leur permet alors de s'élever*», estime la pédopsychiatre. Ils ont aussi des points communs avec leurs victimes. «*Harcelés et harceleurs ont chacun des fragilités mais ils réagissent différemment. Les premiers veulent plutôt passer inaperçus et ne pas se mêler aux autres, alors que les deuxièmes ont au contraire besoin d'un public.*» L'inversion des rôles est donc fréquente : il n'est pas rare de passer de harceleur à harcelé et de harcelé à harceleur, souligne Nicole Catheline. C'est ce qu'il s'est passé pour Kévin, 29 ans. A 10 ans, il entre en sixième avec un an d'avance. Dans sa classe, certains ont au contraire redoublé deux fois. «*J'étais très bon à l'école et j'avais le défaut de la ramener, d'étaler ma culture.*» Rondouillard et plus petit que les autres, il devient rapidement le souffre-douleur de cinq garçons qui entraînent la classe avec eux. On le traite d'intello, on lui tire la chaise, on lui fait des croche-pattes. Isolé, il décide de devenir un «*élève moyen pour ne plus se faire remarquer*».

Ses notes baissent, ses parents s'en alarment, le collège prend les choses en main et les choses se règlent peu à peu. Mais en cinquième, tout recommence. «*Un jour, un collégien m'a bousculé. Je suis tombé par terre et tout le monde a ri. Je me suis relevé et je lui ai mis mon poing dans la tronche. J'y ai mis tout mon ressentiment. A partir de là, j'ai montré que je n'étais plus une victime*», se souvient-il. Le petit Nantais se lie d'amitié avec des élèves «*populaires*», qui avaient trouvé une autre proie. «*J'ai suivi pour garder mon statut dans la bande. Je ne m'en rendais pas compte mais j'avais totalement intégré qu'il y avait des bourreaux et des victimes et qu'il fallait donc être du bon côté.*» Conforté par un père qui ne voulait pas que son fils subisse à nouveau ce qu'il avait lui-même vécu, l'adolescent reproduit ce qu'il avait subi jusqu'à l'année suivante avant de s'affirmer et de se rendre compte qu'il n'avait «*plus besoin de ça pour être accepté dans un groupe*». Kévin travaille aujourd'hui là où il a pourtant tant souffert : il est devenu professeur des écoles.

## Le témoignage de Solange, harcelée au lycée

Solange, 19 ans, a été harcelée lorsqu'elle était en seconde par trois garçons de sa classe, à cause de son homosexualité. Au téléphone, sa voix est claire, posée. Son récit est abrupt. Ses harceleurs sont allés jusqu'au crime.

*«Ils n'avaient aucune imagination. Ils me traitaient chaque jour de "sale gouine". C'était des remarques dégradantes. Les autres élèves n'intervenaient pas, par peur d'être eux-mêmes harcelés. Moi j'avais l'impression qu'ils s'éclataient à me faire autant de mal. C'était un jeu pour eux et je ne suis pas sûre qu'ils aient réalisé qu'ils me détruisaient. Je ne répondais jamais et j'étais seule. J'étais la personne idéale pour être harcelée. J'en ai parlé à deux reprises au professeur principal, au CPE, à l'infirmière scolaire. Personne n'a réagi. On m'a dit que ça allait passer, que chacun se cherchait au début de l'année. Pour moi, ça a été une rupture psychologique. Je me suis dit que si personne ne réagissait c'est que ça devait être comme ça.»*

*Au mois de mai, ils m'ont séquestrée dans des toilettes isolées du lycée et ils m'ont tous les trois violées. Je ne l'a jamais dit à ma famille. Et je ne porterai pas plainte parce que c'est ma parole contre la leur et je n'ai pas envie de leur offrir le risque de gagner.»*

## Que risquent les harceleurs ?

**Du blâme à l'exclusion.** C'est le proviseur qui avertit les parents de la situation par courrier recommandé et les convoque pour discuter, explique l'avocate en droit de l'éducation Valérie Piau. A l'issue de cet entretien, plusieurs sanctions sont envisageables pour punir l'enfant : le blâme (un rappel à l'ordre moral), l'avertissement (qui laisse une trace écrite jusqu'à la fin de l'année scolaire), «une mesure de responsabilisation» (l'élève doit s'inscrire dans une association ou dans une démarche responsable dans son établissement en rangeant les livres à la bibliothèque par exemple) et enfin l'exclusion temporaire ou définitive. En général, lorsque les faits sont graves, ces mesures sont prononcées en conseil de discipline, durant lequel l'enfant peut être défendu par un adulte (un membre de la famille, un proche ou un avocat).

**De l'amende à la prison.** Le harcèlement à l'école est, depuis 2014, puni par la loi, et cela même si les faits n'ont pas été commis dans l'établissement. Seuls les coupables âgés de plus de 13 ans risquent au minimum six mois de prison et 7 500 euros d'amende. En cas de condamnations, les parents des auteurs mineurs peuvent être amenés à indemniser les parents d'une victime.

## Trois questions à Eric Debarbieux, professeur à l'université Paris-Est Créteil et président de l'Observatoire international de la violence à l'école.

**Depuis quelques années, on parle beaucoup du harcèlement scolaire. Est-ce parce qu'il augmente ?**

Non. Le harcèlement a seulement été nié pendant des années en France. Il était considéré comme un problème d'intrusion extérieure plutôt qu'un danger à l'intérieur

même des établissements. La prise de conscience globale s'est faite à partir de 2011 et une première campagne de sensibilisation a été lancée l'année suivante. On en parle donc plus désormais mais le harcèlement n'évolue pas en nombre, plutôt dans le type de violences recensées. Les harceleurs disposent en effet de nouvelles armes avec les réseaux sociaux, les téléphones portables ou les mails, ce qu'on appelle le cyberharcèlement. Cela augmente leur sentiment de toute puissance et d'impunité et n'offre à la victime aucun répit.

### **Le harcèlement touche-t-il tous les établissements scolaires ?**

Dans une étude réalisée en 2011 sur près de 13 000 élèves de CE1, CM1 et CM2 dans toute la France, 18% des élèves en éducation prioritaire déclaraient être victimes de moqueries contre 15% ailleurs. La différence s'estompait pour les coups : il y avait 18,5% de victimes en éducation prioritaire contre 16,5% dans les autres écoles. Etudier en zone sensible est donc un facteur d'aggravation mais le harcèlement touche bien tous les établissements puisque les groupes excluent, quels qu'ils soient. Le harcèlement est aussi important au primaire qu'au collège. On peut parler d'une relative montée du phénomène vers 8 ans et d'une décroissance très rapide à l'entrée du lycée quand les jeunes arrivent à une certaine maturation psychique et physique.

**Comment limiter ce phénomène ?** Il existe aujourd'hui de nombreux outils de prévention mais il faut surtout une vraie révolution du personnel qui travaille dans les écoles. Le bien-être des élèves dépend du bien-être des enseignants. Le premier facteur de risque du harcèlement scolaire est celui de la qualité des relations des équipes pédagogiques. Pour cela, il faut des équipes soudées et donc moins de turnover dans les écoles. Ensuite, il faut que le harcèlement fasse partie de la formation initiale des enseignants dans les Ecoles supérieures du professorat et de l'éducation (ESPE). La plupart ne propose que deux heures de conférence sur ce sujet. Or, une fois sortis de l'école, la majorité des enseignants demandent une formation basique sur la gestion d'un conflit ! On ne sait aujourd'hui pas comment prendre en charge les cas de harcèlement sévère. Il faut donc former les professeurs pour mieux les détecter

## **Pikas : une méthode pour désolidariser le groupe**

Parmi les méthodes testées en France, celle mise au point dans les années 70 par Anatol Pikas, un professeur de psychologie de l'éducation, a fait ses preuves en Suède, au Canada ou au Royaume-Uni. Pikas part du principe que le harcèlement est un phénomène de groupe et qu'il exerce une pression sur chacun de ses membres pour se maintenir dans le groupe. *«L'idée est donc de désolidariser le groupe, d'individualiser chacun pour les sortir de ce piège»*, explique Jean-Pierre Bellon, président de l'Association pour la prévention de phénomènes de harcèlement entre élèves (Aphée).

La démarche se concentre sur les harceleurs avec une série d'entretiens individuels d'une dizaine de minutes : *«Dès qu'un cas est signalé, on ne parle qu'aux harceleurs [la victime est prise en charge par ailleurs] un par un. Ces derniers ne sont jamais accusés de quoique ce soit. On leur demande ce qu'ils pensent de l'élève qui souffre. Curieusement, dans le groupe, il y a en toujours un qui finit par concéder que certains se moquent de lui. A partir de là, on demande à chacun comment faire pour l'aider à aller*

*mieux.» Et, selon ce professeur de philosophie, il «est frappant de voir la facilité avec laquelle ils trouvent eux-mêmes une solution». Les plus petits proposent par exemple de faire un dessin à la victime quand les plus grands comptent dire aux autres de cesser les moqueries. A la fin, ils sont même félicités. Ceux qui refusent de parler au premier entretien, s'expriment souvent dès le deuxième. «Dès qu'un lâche, les autres suivent, c'est quasi systématique. On arrive à résoudre le problème dans 80% des cas. On les rend ainsi acteurs de la sortie du harcèlement alors que la méthode punitive peut les renforcer dans leur position», raconte Jean-Pierre Bellon qui a formé en deux ans 450 professionnels de l'éducation dans les Hauts-de-Seine à cette méthode.*

Mais selon le professeur, *«on sent très vite quand c'est bien plus grave, quand le harcèlement est bien installé les élèves ne veulent absolument pas parler.»* Cette approche ne fonctionne donc qu'au début des moqueries.

## Quelles conséquences à long terme pour les harceleurs ?

Une étude\* menée par l'université de Cambridge sur 411 garçons du sud de Londres suivis de leurs 8 ans à leurs 48 ans (Farrington & Ttofi, 2011) montre que les harceleurs ont une vie plus marquée par la violence, la délinquance et les troubles mentaux par rapport aux autres élèves.

**Précarité.** A 18 ans, les ex-harceleurs sont deux fois plus nombreux (27,1% contre 13,6%) à avoir un statut social précaire par rapport aux non harceleurs. A l'âge de 48 ans, 21% estiment avoir une vie sociale «ratée» contre 9,4% pour les autres.

**Violences.** Les ex-harceleurs sont presque deux fois plus à se déclarer violents (32,4% contre 17,7%) par rapport à ceux qui ne participaient pas au harcèlement. L'étude montre également qu'avoir été harceleur à l'âge de 14 ans augmente significativement les condamnations pour violences entre 15 et 20 ans.

**Dépression.** L'ancien harceleur alterne entre des périodes où il peut avoir le sentiment de dominer la situation et des périodes d'abattement, voire de dépression. Pour soigner ce mal-être, dû à une profonde faille narcissique, 30,9% des ex-agresseurs consomment des stupéfiants contre 17% pour tous les autres.